

Yves Rosset

Les Oasis
de Transit

relations de voyages

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CE LIVRE A ÉTÉ ÉCRIT GRÂCE AU PRIX
DE LA FONDATION ÉDOUARD ET MAURICE SANDOZ

LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UNE AIDE À LA PREMIÈRE ŒUVRE LITTÉRAIRE,
ACCORDÉE PAR LA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE PRO HELVETIA,
ET D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES,
PAR LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE
ET PAR LA FONDATION ÉDOUARD ET MAURICE SANDOZ, À PULLY

« LES OASIS DE TRANSIT »,
CENT SOIXANTE-TROISIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE ORIGINALE DE LAURENT GOEI, « DRAPEAUX EN VRAC »
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-163-4
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2005 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Le speaker continua à parler sur un ton excité tandis qu'à travers les U.S.E.A. les machines-reporters mécaniques allaient et venaient dans les zones de conflit afin de rassembler des informations.

PHILIP K. DICK
Simulacres

Le reste, des fragments
des demi-sons
bouts de mélodies venus des maisons voisines
de negro-spirituals
ou d'Ave Maria.

GOTTFRIED BENN
Fragments

Que l'instant actuel ne soit pas un instant d'être ou de présent « au sens strict », qu'il soit l'instant qui passe, nous *force* à penser le devenir, mais à le penser précisément comme ce qui n'a pas pu commencer et ce qui ne peut pas finir de devenir.

GILLES DELEUZE
Nietzsche et la philosophie

OASIS était le nom du salon de pachinko de l'autre côté de la rue. Écrit en grandes lettres romanji de néon rouge, son A foutait bizarrement le camp vers le haut, histoire de design, comme s'il montait vers moi, le nez collé à la fenêtre de notre chambre à l'International Youth Hotel, dix-huit étages au-dessus de la gare de Iiabashi, à Tokyo. On cherche du regard et on se perd dans les mots du monde que l'on a sous les yeux. Oasis. C'était bon signe. Joli hasard. Il y en a de plus imprévus. Au Kannon Temple de Asakusa, alors que Käthe et les enfants avaient tiré des promesses de bonheur, j'avais reçu une *bad fortune* qui m'avait plongé dans un tourbillon de doutes désagréables. Malheur de la superstition. Étrange intervention du monde extérieur pour vous faire songer à vous-même. Mais, par les temps qui courent, est-il sage d'être réflexif? La grande peur qui plane et défigure tant de visages rend passablement triste, affaibli, et rongé.

Je regardais vers le nord, vers l'ouest, en direction de Shinju-Ku, de Toshima-Ku. Il pleuvait fort, grisaillait, mais le brouillard n'empêchait pas de voir que la ville ne cessait pas jusqu'à l'horizon. Infinies détrouvailles, approfondissements, différenciations, murmures des mercures humeuses, foulances errées. Deux jours auparavant, en revenant de la plage de Kamakura pour rejoindre la gare, nous étions remontés à contre-courant le flot d'une sorte de rush-humanity extraordinairement calme et disciplinée qui, déversée par la mégalopole que forment Kawasaki, Yokohama et Yokosuka, se rendait au bord de l'eau pour assister au *hanabi*, le feu d'artifice de l'été. Chaque visage intriguait comme une nouvelle étoile, chaque corps vibrait d'une tension interne au sein du cosmos, chaque rire éclatait comme l'écho d'une manière de big bang en expansion assourdissante. Submergé par une complète fascination particulière, je me disais que j'avais placé très bas le seuil de l'expérience à articuler lorsque j'avais imaginé mes « Oasis de transit », partant du fait heureux que tout serait bon à prendre. Ah ! la belle idée que de laisser envahir comme des herbes sauvages les notes à la périphérie du voyage en s'imaginant qu'il sera ensuite possible de revenir au centre du tourbillon à décrire ! Tokyo ! Metropolis !

Un an plus tôt, j'étais assis sur un banc d'où l'œil peut découvrir presque tout le lac Léman et d'où je crois que je suis tombé quand j'étais petit et qu'il fallait faire une photo de famille. Mais je ne suis pas sûr. Je ne suis sûr de rien, sauf que Doudi, comme on appelait ma grand-mère maternelle, et Éric, mon grand-père, habitaient un temps à côté, derrière le temple de Pully. Cela faisait presque deux semaines

que nous étions là, tous les quatre, Käthe, Edda, Klara et moi, en visite dans la famille. De passage dans ladite patrie, lieu de l'antivoyage absolu, qui vivait au rythme d'Expo.02. Drôle de truc. Notre monde local. Notre Père qui êtes aux cieux. Foutues les balivernes. Poussière, caillasse, palissade de bois à la petit village gaulois autour de l'artepilage d'Yverdon-les-Bains. Je me plaignais des prix de l'alimentaire de la restauration façon « grosse manifestation ». *Swisslove*, annonçait le titre d'un film, mais de très mauvais goût. Une femme d'affaires y disait : « Un mariage?! Va te faire foutre! » et la traduction anglaise à droite en bas de l'écran inscrivait *FUCK YOU. So what about?* Étaient-ce les clones du moi-toi-eux-nous-cellules-familiales-comme-éléments-de-base-de-l'État qui me défaisaient complètement? Heureusement qu'il y avait le lac et la vue vers Yvonand. Sinon quoi : des associations sportives, des files d'attente et un paysage que Käthe trouvait *lieblich*. Je ruminais entre excessisme nerveux et apathie pathologique. Poussière encore. Là où c'était pour les enfants, un robot mangeait un boulon. Dehors, il y avait une montagne gonflée à l'air électrique. Allez, les filles! Sautez un moment!

J'avais ce jour-là rendez-vous avec Jacques-Michel à la terrasse de chez Mojonnier, un salon de thé campagnard vendant des truffes collantes et poudreuses à des vieilles femmes un peu snobs portant des sacs en papier de la Migros et des montres de riche. C'était, en quelque sorte, le bon endroit. Jacques-Michel est le secrétaire de la Fondation Édouard et Maurice Sandoz et m'avait appris trois semaines plus tôt que j'étais le lauréat de son prix annuel se montant à cent mille francs suisses. Une

petite fortune! Et je n'avais aucune expérience! Mince de vie! J'avais eu l'impression d'être millionnaire et en étais resté si abasourdi que j'avais failli oublier que j'étais encore en peignoir de bain au moment de sortir pour aller acheter du champagne! Merci encore!

La rencontre décisive avec le jury avait eu lieu un matin de mai, avenue du Général-Guisan, au bord du lac Léman. Il s'agissait d'expliquer de vive voix ce qu'on imaginait écrire à partir du thème « récit de voyage ». J'avais mis mon complet noir façon *Deutsche Bank*, brandi mes carnets de notes et dit que ce que je voulais, c'était *partir!* et, à l'occasion, rendre visite aux amies et amis vivant ailleurs, « dans le présent... ce port naturel de tous les départs » (Char). Je citais les gloires locales du genre, histoire de mettre immédiatement les choses au point et de respecter la hiérarchie. Oasis interdites et usage du monde. Chiffonnage de sa bribité. C'est qu'on ne s'improvise pas voyageur du jour au lendemain et je n'avais aucune philosophie pérégrine à promouvoir ou défendre. Je ne serais donc pas un de ces « voyageurs qui écrivent » dont parle Nicolas Bouvier à propos d'Ella Maillart, mais bien l'un de ces écrivains en voyage, dont le Maître de Cologny n'attendait rien de profitable.

Tout ce que je savais, c'est que le voyage, dans ses bons jours, change tout. Adieu, quotidien sédentaire, engoncé dans tes habitudes qui nous ratatinent comme des vieilles pommes oubliées à la cave quelques hivers de trop. Partir, c'est renaître, se réveiller d'un sommeil dont le mouvement nous tire comme le baiser du Prince la Belle au Bois dormant. Aucun sens n'échappe à la démangeaison bienfaisante qui s'installe lorsque l'on prend la poudre d'escam-

pette. L'œil se dessille, l'ouïe s'affine, l'odorat s'aiguise, le goût s'avive et le toucher se sensualise. Les lassitudes de la vie deviennent indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire. L'idéation, immédiatement sensible à cette mise aux aguets généralisée, s'accélère démesurément. L'esprit n'est plus qu'engouffrement indistinct, bouillonnement fiévreux, effervescence grouillante, où se croisent pêle-mêle curiosités, attentes, impatiences, visions en oubliances, ainsi que le souvenir d'autres départs.

Étrange alchimie du mouvement qui ne produit son effet qu'à la condition d'être heureux, car, quand le soleil noir de la mélancolie se lève sur le cerveau, c'est un tout autre paysage que traverse le voyageur. Géographie dissolvante de l'intime, plaines arides, récifs déchirants, jungle phantasmagique, errances béantes, non-lieux. Le périple se fait intérieur, la nau-sée boussole, l'on soupire avec Pessoa « À quoi bon voyager ? À Madrid, à Berlin, en Perse, en Chine, à chacun des pôles, où serai-je sinon en moi-même, et enfermé dans mon type et mon genre propres de sensations ? » et l'on tente de se consoler en oubliant le monstre et en regardant ce qui pousse entre les pavés des berges.

Maintenant j'étais là, à l'autre bout du monde, m'apprêtant à boucler la série de départs et de retours qui avaient été mon privilège une année durant. Commencée sur mon vélo pour aller au bout de Berlin voir des nuées de papillons blancs danser, muets comme des carpes, au-dessus d'herbes annonçant les steppes, elle allait finir en survolant des terres et encore des terres, parsemées d'eau, de froid, de vert et de lumières nuageuses. *Weidenweg* berlinois menant à l'Asie en faisant un long détour par l'ouest. J'avais eu

le loisir de commencer mille fois à rédiger le récit promis et m'étais décidé pour une traversée de l'hiver, de novembre à avril, hésitant encore, pour l'exergue, entre le fameux « Je sais bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche », de Montaigne, et le « *Jam fuerit, nec post unquam revocare licebit* », de Lucrèce.

Impossible, en effet, de faire le tour des choses. Au phare de Takeno, près de chez Etsuko, après avoir croisé des bouddhas souriants envahis de végétation luxuriante, j'avais regardé au large, vers l'ouest, la mer du Japon, comprenant que je regardais vers là d'où je venais, alors que, trois mois plus tôt, tourné dans la même direction devant le Pacifique à Big Sur, je regardais vers l'encore plus loin. D'ailleurs, quand l'on revient à son point de départ, celui-ci n'est plus exactement le même. Le monde, ainsi, vous embrouille et donne le tournis. Il suffit de fermer les yeux.

EIN GEIDI

R IEN ne bouge. Mer Morte. Eau fœtale. De sel. De feu. Se recroqueviller. S'humaniser. Battements cardiaques. Sourds. Souls. Semblances embryonnaires. Nous, notre inconscience. Échanges cellulaires. Être traversé de particules cosmiques. Poursuites en morphogenèses dans une salinité d'environ trente-cinq pour cent. Attention! Ne bougez pas la tête! L'eau brûlerait le regard, le plongerait dans la nuit. Yeux fermés. Ondoiements. Effleurements d'une douceur inouïe. Creux maternel et froid de la Terre où le corps, allongé hors de toute autre gravité que celle de sa propre existence, fragile, flotte en équilibre précaire sur le dos et semble glisser des centaines de mètres qui sont comme une éternité, alors qu'en réalité il ne s'agit que de vingt centimètres. Infime des parties organiques de notre être abandonné à lui-même, exclusivement ramené à ses tensions endogènes. Plus rien du dehors ne pourrait être la cause de quelque douleur. S'il en est une, cela ne peut être que celle des mouvements du déchiffrement

de nous-même. Ce grand dégoût de l'Homme. Anneaux et nœuds de vipère. Là où ça crispe. Soubresauts protoplasmiques. Somatisation. Matrices langagières. Et pourtant. Nouaisons. Lamento. Onde des sens. Vie qui se donne et se dit, par séparation. Défaïement. Apaisement. Osmose généralisée. Imbibements. *We are all emanations*. Sels marins, airs minéraux, sang lumineux, mots fuyant d'une langue à l'autre, *Deep Tissue Massage* et, au loin, les rivages à peaux de cristal du monde.

Puis une voix s'élève, amplifiée par un mégaphone :

— *Please leave the water and take a shower.*

« Les Cyrenayens tenoyent que rien n'estoit perceptible par le dehors, et que cela estoit seulement perceptible qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur ou la volupté ; ne recognoissans ny ton, ny couleur, mais certaines affections seulement qui nous en venoient ; et que l'homme n'avoit autre siege de son jugement » (Montaigne).

Le matin à peine. Novembre. Le vent souffle et le temps métamorphose l'espace. Un échassier pattes dans le sable saisit de son long bec un poisson puis le rejette toujours là où l'écume, le bruit, le reflux emportent et noient. Mes pensées comme des vagues. Par moments, le poisson disparaît, dissimulé, avant d'être repris par le bec implacable et dur. J'attends que la bête avale sa proie, la fasse glisser dans l'étroit de son cou allongé. Mais rien. Rien que ce jeu, cette forme grise, luisante, blanchâtre, argentée, vivante comme morte et que le bec soulève, fait tournoyer dans l'air puis laisse retomber avant de s'en emparer à nouveau. Et de quoi s'agit-il alors ? De quel art du ramollissement ? De quelle mise à mort cruelle ? Et

qu'est-ce que la cruauté? Qui dévore quoi, du monde?

Remonter la plage et lui dire au revoir. Des hommes courent, des femmes marchent, d'autres gymnastiquent. Tel-Aviv se lève tout le long de l'est derrière son rempart de tours élevé le long de la plage et je vais à l'agence SIXT chercher la voiture. Lui dire au revoir. Comme si les lieux vous avaient dit ou vous disaient encore quelque chose, comme des personnes rencontrées. Comme si les lieux pouvaient attacher. Mais que signifie l'attachement à un lieu géographique? Chant du coq, talisman de la patrie retenu par une chaîne d'or passée à son cou où pend un médaillon enfermant l'horizon des matins aimés dans la chaleur des voix et des pas parentaux. Emporter en soi un morceau du monde et le bercer pieds nus dans le sable de la Méditerranée ou dans un manteau de laine sous les arbres nus de l'hiver brandebourgeois, parmi un rouge de brique nordique et les odeurs infinitésimales du charbon de houille se glissant dans le décor d'un passé prussien. Quatre millions de réfugiés. Six millions de morts. Le H manque sur l'inscription géante en tubes luminescents au sud du Sheraton. Vitres obscures. Mer léchée de flammes perçant le mur protégeant les vivants dormant encore ou déjà parvenus, sains et saufs, sur la plage du réveil. Drames de la mémoire du Narrateur à Balbec, imagination de l'eau, lumineuse, lustrale, reflétée aux fenêtres muettes de solitude, encore tapies dans l'ombre.

Encore une fois le mot *SCHNITZEL* parmi l'offre de nourriture dans le restaurant à la salle un peu défaite et agréable juste au-dessous du forum seventies où se dresse la forme moderne de ce qui fut le Club Coliseum

au passé entre-temps éteint. Juste plus loin, j'avais vu un père embrasser longuement sa petite fille qui portait lunettes et bonnet de bain. C'était jour de shabbat. La plage était remplie de bruits venant de toutes parts au milieu desquels un couple d'êtres en fleurs jouait aux échecs, installés sur une indienne verte étalée sur le sable.

Puis vient le moment de dire au revoir, *shalom, toda raba*, regarder les fenêtres de la maison au bout de l'impasse Plonit, donner l'accolade, tourner la clé, se retourner encore une fois, klaxonner, faire un signe de la main par la fenêtre, repasser les bouts de rue que l'on avait commencé à connaître, le fleuriste où j'étais allé acheter un bouquet de fleurs pour la mère de Mosche, l'attente aux feux avant le carrefour au bout de l'avenue Eliezer-Kaplan, bordée au nord par les murs de la plus importante caserne de la ville, ancienne centrale de la police de l'occupant britannique, d'où ne cessent de rentrer et sortir des soldats et des soldates en uniforme, avant de s'engager sur Ayalon South, l'autoroute, direction le sud-est.

Dans les Monts-de-Judée, les abords se sauvagent, vallons ondoyants, allant s'abruptant, rocailles mêlées broussailleuses, brûlées de soleil et accrochées de bruyères, de pins et de lentisques. Au milieu des anémones séchées, les châssis courbés et brûlés d'un grand nombre de blindés ont été laissés sur place en souvenir des chauffeurs et équipages des convois d'approvisionnement pour Jérusalem assiégée morts au cours de la guerre d'Indépendance en 1948. Indépendance pour qui. Près de certains, des aires de repos avec bancs pour le pique-nique et places de jeux pour les enfants. Mais pourquoi ici ? Pourquoi cette mémoire-là ? Le trafic est plus fluide que lorsque, une

semaine plus tôt, j'étais arrivé au même endroit en *schervut* avec Ueli pour marcher avec lui deux jours à travers la ville. Nous en contournons le centre par le nord, presque sans aucun arrêt, juste des ralentissements.

La veille, Thorsten m'avait longuement expliqué la route à suivre pour rejoindre la mer Morte sans risquer d'être immobilisé dans des embouteillages ou à des carrefours dangereux. La question est de savoir si la route est *safe*. Territoires occupés. C'est à tel arrêt de bus qu'il y a eu. Il a aussi appelé l'hôtel du kibboutz d'Ein Geidi pour réserver, en hébreu, une chambre. Service de luxe. Tourisme de velours. Ne voir toujours qu'une moitié du monde.

En sortant de chez lui, sur Sderot Ben Gurion, j'étais remonté vers le Rabin Square au milieu d'hommes et de femmes devenant de plus en plus nombreux au fur et à mesure de la foule se rassemblant pour célébrer le septième anniversaire de la mort de celui qui. Négociation. Paroles. Douleur. Dans son article pour le *Süddeutsche Zeitung*, Thorsten avait utilisé le mot «*Fanatiker*» pour désigner celui qui, avec Yitzhak Rabin, avait assassiné les accords d'Oslo. Un seul homme. Leader. Sauveur. Un homme seul. Assassin. Dictateur. Des milliers d'êtres humains. Contrôles depuis très loin effectués par des policiers et des soldats, grande scène montée façon festival en plein air devant le bâtiment de la mairie, écrans pour projection vidéo, Hosni Moubarak s'adressant aux manifestants, chansons et jeunesse faisant attention de ne pas s'encoupler dans les câbles des camions-studios de la télévision. *Peace Now!* Colombe et rameau. Badges, chemises bleues des Jeunes du Parti du Travail, stands d'information,

appels à la mobilisation. *Peace Now!* Don de sang, milliers de personnes et d'autres qui ne cessent d'arriver, visages de tous âges, rien qui ne se passât de très particulier si ce n'est que la nuit tombait douce de plus en plus, si ce n'est le signe de l'être ensemble, *jachad lev el lev*, de ne pas se sentir seul, dans un monde déchiré.

Banlieue méditerranéenne, écriteaux indiquant la direction de Ramallah et Bethléem. La route descend et descend encore, passe sous le niveau de la mer, s'enfonce dans un monde se désertifiant rapidement.

— Je me demande où cette route va mener, dit Ueli en me montrant le chantier d'une grande avenue partant en direction de l'est.

Terre alentour promise et guerroyée et tant d'aridité au sol : « Le paysage qui environne la ville est affreux : ce sont de toutes parts des montagnes nues, arrondies à leurs cimes ou terminées en plateau ; plusieurs d'entre elles à des grandes distances portent des ruines de tours ou des mosquées délabrées. Ces montagnes ne sont pas tellement si serrées qu'elles ne présentent des intervalles par où l'œil va chercher d'autres perspectives ; mais ces ouvertures ne laissent voir que d'arrière-plans de rochers aussi arides que les premiers plans » (Chateaubriand).

Deux silhouettes voilées, protégées, soignées de noir des pieds à la tête, puissantes, comme terribles, descendent une pente en contrebas de la *Road Nr. 1*. Instantanéité du cliché, monde transformé en zone webcam, *WYSIWYG* et la bouche qui fait « oh ! » Elles raclent de leurs pieds une caillasse poussiéreuse. Pas un adoucissement à l'horizon. Ueli m'indique les campements des bédouins, qui, à cause de la vitesse, du désordre de la pauvreté et du bricolage

entraperçus, projettent tout de suite un autre cliché : bidonvilles.

Nous nous arrêtons à une station-service à Almog Junction. Aire de repos sans âme qui vive. L'air au-dessus du bitume brûlant du parking vibre en mirage en direction de Jéricho, invisible derrière le sommet d'une colline. Nous entrons dans le restaurant qui n'est pas grand. Un jeune homme portant kippa et un taletth ressemblant à un tablier prépare des sandwiches pour quatre soldats assis à une table. Il grille des brochettes de viande, découpe des morceaux de baguettes et demande à chacun ce qu'il veut comme accompagnement. Il est aimable. Ses vêtements sont tachés de graisse. Il nous propose de mettre notre eau dans le frigo pour qu'elle reste fraîche. Les soldats ont déposé leurs sacs, en partie d'apparence civile, randonnée en montagne ou voyageuse hippie, ainsi que leur matériel militaire. De combat ? Je regarde les casques rembourrés, salis, empoussiérés, à placer au-dessus du cerveau. Ils gardent toujours leurs armes, des fusils-mitrailleurs, à portée de main. Métal usé, arme usée, protectrice, destructrice. Portée de main, portée de fusil. L'ordre existe de tirer dans la tête si l'on soupçonne que l'être qui s'approche peut être un combattant prêt à mourir. Un des soldats me fixe longtemps et je finis par être mal à l'aise. Ce qu'il fait là et ce que je fais là. Je me souviens de l'école du dimanche, quand nous parlions de la Judée et que dehors il neigeait. Je me souviens de l'apprentissage des armes, à l'école de recrues, et de la paix qui régnait et règne encore entre les cols qui restent parfois enneigés bien après la fête des Rameaux. Un soldat s'endort, la tête enfouie dans ses bras croisés sur la table. D'où venaient-ils ? Qu'est-ce qui les attendait ?

Continuant notre descente sous le ciel vers le plus bas, nous débouchons dans la vallée du Jourdain. Palmeraies et troupeaux de chameaux. Une route fermée par une barrière. Un écriteau annonçant une zone militaire. Ensuite, c'est la Jordanie. Silence total. Depuis la route qui longe le littoral, l'eau semble figée, aigre, paralysée, lourde, huileuse d'un bleu bizarre et noir par endroits. Nous passons un check-point, contrôle du regard, avant de monter vers Qumrân, lieu de naissance des récits provoqués par la découverte des rouleaux de la mer Morte, le destin ayant voulu qu'un jeune bédouin, parti sur les traces de l'une de ses chèvres, découvrit des manuscrits hébraïques dans une grotte restée intacte depuis des siècles.

Mosche m'en avait montré d'excellentes reproductions photographiques. Fascinance métaphorique des bribes, traces de quoi, d'écriture, ombres venues du fond des âges dessinant des archipels aux rivages mystérieux explorés par les paléographes. De façon plus prosaïque, les dernières péripéties des rouleaux trouvés par les bédouins sont dignes d'un roman d'aventures : « Les circonstances exceptionnelles de la découverte – à la veille de la guerre d'Indépendance – empêchèrent l'aboutissement des pourparlers engagés en vue de leur rachat. Le professeur E. L. Sukenik de l'Université hébraïque de Jérusalem réussit à faire clandestinement l'acquisition de trois rouleaux auprès d'un antiquaire arabe chrétien de Bethléem, peu de temps avant la création de l'État d'Israël. Les quatre autres parvinrent à Mar Arhanasius Yeshua Samuel, métropolite du monastère syrien jacobite de Saint-Marc de Jérusalem. En 1949, ce prélat partit pour les États-Unis avec les manuscrits, mais cinq ans

passèrent avant qu'il ne trouve un acheteur. Le 1^{er} juin 1954, Mar Samuel fit insérer une petite annonce dans le *Wall Street Journal* qui parvint à Yigael Yadin, fils du professeur Sukenik et ancien chef d'état-major revenu à sa vocation première, l'archéologie. Des intermédiaires furent chargés du rachat des quatre rouleaux auprès de Mar Samuel, pour la somme de deux cent cinquante mille dollars » (Sussmann/Peled).

J'imagine ce métropolitain ayant quitté ses lumineux déserts méditerranéens sortir un jour de mai dans Manhattan. Des voitures filent de partout et des postes radio crachent les premiers balbutiements du rock'n'roll entre les nouvelles de la guerre de Corée. Nous n'avons aucune idée. Il fait printemps depuis longtemps et les odeurs du monde envahissent le trottoir. Sur Houston Street, une femme hystérique l'assaille qui lui promet la vie éternelle s'il Lui consacre son existence. Si seulement elle savait qui il était et surtout ce qu'il avait à vendre ! Il s'éloigne en jurant, affolé par sa beauté, réajustant son chapeau, un peu nerveux, pécheur des yeux. « Ô Seigneur, pardonnez-moi », murmure-t-il à voix basse, avant de repenser au texte pour l'annonce dans le *Wall Street Journal*.

Après un film où des hommes et des femmes de la secte des esséniens digitalisés marchaient animés 3D dans notre direction devant un décor de pierres imaginaires en agissant comme des formes stéréodynamiques, nous retrouvons l'extrême éblouissance de la désolation calcaire régnant sur les fouilles. Pas une faille qui n'ait été inspectée, pas une pierre qui n'ait été retournée. Difficile, pourtant, de penser, de voir que ce que nous avons sous les yeux a été là un réfectoire, là

un dortoir, là des ateliers et là-bas, enfin, un scriptorium où les membres de la communauté recopiaient inlassablement en caractères paléo-hébraïques les textes et la Loi, à la connaissance et à l'interprétation desquels ils consacraient l'essentiel de leur vie. Histoire des Livres de la Bible et histoire de la tribu. Querelles et vertiges des chercheurs. Un rouleau de temple de 8,14 mètres de longueur et, dans la grotte numéro 4, quelque quinze mille fragments provenant de textes composites. Entre-temps, pas moins de quinze mille essais, articles, ouvrages, *abstracts*, déclarations ont été consacrés aux trouvailles enflammant les débats autour de l'archéologie biblique.

Là où la secte s'était en son temps isolée de la « congrégation des pervers » qui régnait sur Jérusalem, les responsables du supermarché « Souvenirs d'Israël » offrent tout ce qui peut se rapporter de près ou de loin avec le *Holy Land* alentour, véritable trésor de trouvailles pour une visite-achat, merci, allant du paquet de boue curative à des vidéos sur l'Holocauste ou la guerre du Kippour. Un paquet combiné d'huile d'olive de Galilée, de gravier de Jérusalem et d'eau du Jourdain porte le code-barre : 000804. L'air conditionné fonctionne. Nous poursuivons notre route entre des roseaux et les falaises de roche brisées par les béances coupantes des *vadis*. Les lignes et surfaces minérales qui s'offrent dans toute la splendeur de leur signature inhumaine provoquent ce mal à l'œil dont souffre parfois le cerveau, voire l'âme sinon et le corps.

À l'oasis d'Ein Geidi tout est aménagé pour vous recevoir.

— *All the kibboutz is a botanical garden*, me dit une vieille dame aux cheveux blancs coupés courts, en

T-shirt, avec lunettes. J'ai oublié son visage et elle m'amène vers une pierre qui est le numéro 1 d'une collection qui se dissémine alentour : arbre de santal, troène, aloès, anis, sycomore, nigelle de Damas, cèdre, acore, genêt, fève, herbes amères, chêne, olivier, orme, grenadier, thuya orientalis, térébinthe, lunaire et balsamine. Elle me montre un arbre dont l'écorce ressemble à la fibre artificielle de ce polystyrène utilisé pour l'étanchéité autour des tuyaux, mais là l'écorce est faite pour n'être nourrie que de peu d'eau, tout comme les feuilles. Elle m'invite à toucher. *Noli me tangere*. Sans cesse proche, l'eau de la mer Salée, comme la nomme l'hébreu. Soupçons scientifiques qu'il y aurait, malgré l'extrême salinité, des micro-organismes. Traçage fossile de nos ébahissements.

Nous mangeons et baignons avec une majorité de vieillards. Le soir tombe quand le jour s'est déjà depuis longtemps avéré éternel. Un bâtiment rond et clair abrite la vaste salle à manger commune du guest-house où la cuisine offre un buffet de cantine qui aiguise l'appétit d'un troisième âge bavard, activé, vif, souffrant et gémissant, mais remplissant la salle dès sept heures du matin pour le petit-déjeuner, tellement bourré d'énergie grâce aux bains thermaux que cela vous revigore illico.

Le terrain du kibboutz monte vers les falaises, entouré de barbelés et de grillages même là où il n'est bordé que de ravins. Tout en haut, longtemps invisible sous les derniers arbres avant le sec, un cimetière accueille les morts de la communauté. Tout près, un char d'assaut rouillé monumentale, sa tourelle remplie de sable. Je redescends parmi les maisons disparaissant sous les frondaisons. Localisations d'habitats en

proximité, source partagée, urbanité de hameau, pourvue ici d'une école, d'un cabinet médical, d'une salle des fêtes et d'un magasin général. Gestion communale financée par les soins jardiniers assurant la mise au vert de l'oasis charmant les touristes et les voyageurs attirés par les bains thérapeutiques. L'entrée au spa est comprise dans le prix de la nuit et un petit train à moteur file sur la route qui mène à l'eau de feu. Instructions aux baigneurs et zones interdites. En boire serait dangereux pour la santé. Vers le sud, une barque échouée sur le lais du rivage au milieu de croûtes de sel, des chaises longues gonflées par le vent, et des vieux, des vieilles, qui curent et soignent leur dermatologie. Les serviettes-éponges sont distribuées à l'entrée par des employées et des employés en toute force de jeunes vies. Foulitude solidaire du rhumatisme et de la tordue au fil des ans, qui se laisse, tranquille et philosophe, souffler, transpirer, bougeoter, grignoter, affalée autant qu'affairée sur des chaises et des lits de camp dans un grand hall façon salle d'attente où règne une indéfinissable odeur mélangée de sueur et de soufre et où bien des langues venues de toutes parts se croisent et où cela se met à chanter et frapper dans les mains au quart de tour.

— *More than 900 species*, m'avait dit la femme aux cheveux blancs.

Arbre de vie, pied d'alouette, lysimaque, mauve, jasmin, scille, lin rose et euphorbe superbe qui enrichissent de leurs couleurs la brève gloire du printemps. C'est pour cela aussi qu'ils se battent ? C'est pour cela aussi qu'ils se sont battus ?

Le lendemain matin, nous nous rendons à Masada. Cet immense terrain rocheux (l'aire du plateau supérieur mesure dans les 20 acres) fut le théâtre

d'une des luttes les plus remarquables et tragiques, pour leur indépendance, et d'ultime résistance, que les Juifs opposèrent aux Romains. Le siège de la montagne-forteresse dura plusieurs mois, le temps pour les Romains de construire une gigantesque rampe leur permettant d'accéder aux remparts entourant le plateau et encore visible aujourd'hui sur le bord ouest. Quand ce fut le commencement de la fin, les défenseurs, menés par Eléazar Ben Yaïr, décidèrent de mourir de leurs propres mains.

Un parking souterrain et des couloirs marbrés, froids d'air conditionné, attendent les visiteurs qui veulent monter en téléphérique. Nous allons à pied par le « Sentier des serpents » ainsi nommé parce qu'il fait des lacets dans la pierre jaune, rouge et brune qui mord nos chaussures. Sur l'une des deux terrasses accrochées en contrebas au massif et entourées de vide, des ouvrières restaurent les traces du passé ayant appartenu au luxueux palais d'Hérode le Grand. Elles écoutent la radio et nous reconnaissons les hits. Mais que vient faire ici cette disco ?

Vers dix heures et demie, deux gros transporteurs militaires passent lentement, très bas, au-dessus du rivage le long de la frontière invisible que forme la mer. Ici, à Massada, se déroulent des cérémonies d'assermentation des soldats des Forces de défense israélienne. Histoire(s) d'identité(s). Une sorte de Grütli local. Le suicide collectif. Il faut être fort pour défendre sa liberté. Histoire de Nations. Et après ? Quels regards pose-t-on sur le monde ? Sont-ils jamais neutres ? Montagnes de cadavres et éparpillements des cendres parmi les gravats qui forment la base des États. La guerre nous précède. Pire, elle nous origine. Et aucune vie humaine ne sera jamais assez

longue pour en comprendre le sens, si ce n'est celui-ci, terrible, de conserver le conflit vivant pour conserver l'enjeu désirable du combat pour le pouvoir.

«*The whole country is a battlefield*», avait déclaré dans l'édition anglaise du quotidien *Ha'aretz* le maire du village de Karmi'el lors des funérailles d'une des victimes de l'explosion d'un bus dont j'avais vu les restes en images CNN, couché sur mon lit à l'Hôtel Villa Zürich d'Istanbul, la veille de mon départ pour Israël.

FLIGHT 1186

U ELI était venu me chercher deux semaines plus tôt à l'aéroport Ben-Gourion. Après l'hospitalité du café, nous étions ressortis dans la fin de l'après-midi pour une promenade jusqu'au bord de mer. Urbanité partout paisible dès que les rues se vident du trafic. Blanc des murs, voisinage, fenêtre ouverte, voix télévisées, vaisselle entrechoquée, babillages, vibrations de l'immobile. Il faisait simplement doux. Arécacées de toutes formes, bougainvillées croulant de longues fleurs rouges, dattes et pois chiches.

— Ici et ici, me disait Ueli, il y a eu des attentats.

Rien à voir.

— Avant, les terrasses étaient pleines.

Avant quoi? Le rapprochement de la guerre. Mais laquelle. L'éloignement par le mur. Mais lequel. Guerre froide. Guerre chaude. À Lausanne, j'avais acheté quelques mois plus tôt le *Livre de guerre* de Marc Weitzmann, intenses reportages publiés en 2001 consacrés à l'alentour depuis le

début de l'intifada d'al Aqsa: « Il faut essayer de voir dans quelle impasse morale se situe le débat. Les Européens sont fatigués de leur propre histoire, et Israël, avec ses conflits internes et ses dilemmes existentiels, en est l'ultime rejeton. »

Nous étions arrivés à la plage. *Modern place*. Cent ans auparavant, il n'y avait ici que des dunes, que le rien du sable, et maintenant des énergiques faisaient du sport, se suspendant au ciel sous une voile en glissant sur leur surf qui rebondissait sur les vagues. Au sud, la silhouette du Vieux-Jaffa s'avancait dans les flots dorés du crépuscule comme la proue d'un navire de pierre. Le vent était si fort qu'il brisait les vagues dans un bruit d'océan, donnant au lieu des airs de grand large. Juste là, la porte fermée d'une discothèque, où un homme s'était fait exploser au milieu de celles et ceux qui attendaient pour aller danser. Je regardais la mer.

Quelques heures plus tôt, depuis le vol 1186 de Turkish Air Lines qui s'élevait d'ouest en est au-dessus d'Istanbul, j'avais cru reconnaître l'embarcadère de Beşiktaş à côté duquel j'avais bu un *çai*, l'oreille droite bercée par les eaux de la mer de Marmara et la gauche étourdie par le chantonement et les murmures de la langue turque aimée – *rubum*, mon âme, *neredesin*? Deux canards filaient vers la mer Noire au-dessus du trafic maritime de toutes tailles. Dans mon dos commençaient les rues où j'avais vu toutes les familles des chats errants et reçu plusieurs œillades envoyées des profondeurs de l'époque de la Tulipe. Tout était à voir. L'ombrage des arbres, la luminance des visages, les saillies des lèvres, les eaux translucides des regards. Des sardines mortes flottaient entre des morceaux de polystyrène expansé et des bris de bois.

Des pontons des paquebots-taxis noircis d'huile et de fuel et usés jusqu'à la corde par les embruns et les semelles des voyageurs montait le bruit sourd du va-et-vient entre les continents urbains. Avec les gestes majestueux et lents d'un sultan las et repu, un énorme vaisseau blanc affichant le luxe de sa croisière s'éloignait des berges grouillantes. D'une barque avançant lentement montaient des chants langoureux, aux mélodies en airs traditionnels très antipop & capitalisme camarades, emplies d'espoir grave et nostalgique, tandis que des militants balançaient d'immenses drapeaux rouges du communisme contre le ciel. Un pétrolier ELFTOTALSHELLESO manœuvrait sur l'eau en avalant la moitié de la ville. Au-delà de la fumée des chaudières, les grues s'emparaient des containers de la globalisation. Derrière l'horizon marin, au sud, il y avait le vide, tel que l'imagine et le voit tout cerveau normalement percevant, mais cela ne m'avait pas empêché de penser que si j'avais mis mon doigt dans l'eau, juste là, devant moi, j'aurais alors touché simultanément à tous les rivages du monde.

Le kérosène brûlait et la mégapole s'était faite de plus en plus immense et lilliputienne, amas flou englutissant les maisons abandonnées un peu partout, affaissées et délaissées où erraient comme des fantômes les « *Allah aab aab aab* » de la spiritualité mégaphonique, et avec elles la cabane bidonvillesque du sans-abri au pied des anciens remparts de Byzance, le capharnaüm des boutiques d'antiquaires dans la Turnace Baçi Skok, les portraits des politiciens flottant par centaines, jaunes, rouges, dans l'air de la frénésie électorale transformant les rues près de chez Caro en décor de carnaval, les poissons qui gigotent et

agonisent dans les seaux à yaourt au pied des pêcheurs sur le pont de Galata, les femmes qui touchent, palpent les tissus près de la grande mosquée de Suleiman, la foule à laquelle on ne finit pas par s'habituer, les cervelles de mouton noircissant au soleil, les mouches, ce vieil ouvrage d'un savant sur les ruines de l'Asie-Mineure, le désordre du jardin du *botanik enstitiüsü*, ses bananiers, ses eucalyptus, ses pistachiers, ses cactus, le piaillage des perruches au bout de la serre qui se mêlait à l'incessant rythme infatigable du tambour obsédant et relançant encore et encore la mélodie de la flûte fêtant un mariage kurde dans le soleil d'octobre, Namahrem Skok, demi-cercle des danseurs où chacun a sa place, de l'enfant au vieillard et pour la femme aussi bien que pour l'homme, chaîne de bras sur l'épaule, de corps contre corps, qui s'allongeait jusqu'à en déborder la minuscule place où les curieux grappés, groupés, amoncelés, s'écartaient, rigolaient, fumaient, jouissaient de l'attraction qui, s'entendant de loin, appelait comme une source de vie, sirénant son hallucinante musicale, le crâne du joueur de tambour, son bras, tout le corps, comme attiré par un aimant par la peau tendue et aimée en frappaient monotones, enjoueurs, une concentration du diable, démente, il est milieu de l'après-midi et, emportés par cette folie-là, les gens danseront jusqu'à plus aube, guidés par le foulard jaune tenu à bout de bras par l'homme de toute élégance qui menait la ribambelle ensacrée en son humanité mariant l'amour, au cœur de cela, Constantinople, Byzance, où, à Kadiköy, les mouettes disparaissaient derrière la rampe du pont supérieur du navire manœuvrant dans le bassin du port, où un homme hurlait en poussant devant lui une charrette remplie

de pastèques, où un ouvrier chantait, assis sur le rebord d'un camion, et où, installé sur des dalles en béton effondrées dans la mer, j'avais feuilleté le *Spiegel* d'où, après le portrait du colonel qui « lâcha » la première bombe atomique sur notre histoire, des cadavres montaient du fond d'une photographie couleur dans la démesure de leur amaigrissement mortel, entassés sur le pont d'un camion américain quelque part dans le camp de Bergen-Belsen.

— *Are you Jewish?*

— *No.*

L'homme portait les signes de l'hassidisme et s'était d'abord adressé à moi en hébreu. Mais comme je n'avais rien compris, ni rien su lire dans ses yeux, ni rien imaginé de son intention, il était passé à l'anglais, avant de s'éloigner dans le couloir de l'avion pour aller offrir sa prière à un homme qui l'avait acceptée.

L'appareil avait déjà piqué vers le sud depuis plusieurs minutes. Vol clair. Vue magnifique, blanche, rocailleuse, de Chypre, avant l'approche en perpendiculaire de la ligne de terre qui monte toute droite de Gaza à la Syrie et la descente sur Tel-Aviv. Collines vertes, traversances méditerranéennes. La ville s'était agrandie comme sous une loupe avant de défiler très vite, survolée d'est en ouest, avant la chaleur du dehors.

BOULANGERIE-PÂTISSERIE

LE PREMIER matin, je trouve refuge dans une boulangerie-pâtisserie sur Halem Elech George Street où quatre tables en aluminium au plateau un peu cabossé font tea-room. Beaucoup de monde rentre et sort. Les clients se servent eux-mêmes avec des pinces et remplissent des petits sachets de papier qui les attendent, pliés et empilés à côté de la caisse, avant d'être ouverts dans un bruit de froissement qui se mêle à celui des voix et des voitures de la rue. De haut en bas de la fenêtre, des plaques sorties des fours étagent croissants, minuscules escargots aux raisins, beignets soufflés de sucre et éclairs, tandis que, derrière, les ombres des corps du dehors passent, pressées en l'heure matinale. Sur le comptoir, les tresses au pavot, les cheesecakes, les gâteaux garnis de fruits confits, les strudels aux pommes, les kugelhofs et autres biscuits de Moscovie ou galettes se mélangent aux pâtisseries de figues, de dattes, parfumées à l'eau de fleur d'orange.

Deux dames à la table d'à côté rigolent à en perdre leur souffle. Sur la photographie prise de la mère à l'enterrement de son fils, tué par la guerre, tous les traits du visage hurlent. La suite des programmes. Douleurs, morts et traditions. Est-ce un savoir qu'il y a un dieu ? Guerres intestines et monothéistes. Jihad & colons. Derrière le comptoir, deux hommes circulent, s'affairent, se croisent, s'exclament, ordonnent, dirigent, saluent, veillent, remercient, se pressent, commercent, contrôlent, crient, se disputent. Ils portent tous les deux la kippa, petite, presque invisible, fixée aux cheveux par une fine broche. Le plus grand, le plus large juste pas rasé, souffre d'un clignotement nerveux des yeux. Tic qui sans cesse, partout, où qu'il se trouve, quoi qu'il fasse, le défigure, tant tout son visage alors, brièvement, par minuscules à-coups, se plie, se contorsionne, comme s'il était envahi de panique incontrôlée, comme celle qui semblait gagner quelques jours plus tard le très beau visage de la jeune femme qui mangeait à une table dans le restaurant select et branché sur Sheikin Street, où Thorsten m'avait donné rendez-vous le jour de nos premières retrouvailles. Il m'avait dit que lui n'irait pas se promener sur Alenby, la rue marchande, juste là-bas, à droite, après la porte, à moins d'une minute seulement de la boulangerie-pâtisserie, à cause du trop de passage, de la bruyance de la foule et de la circulation, exactement, disait-il, ce dont les terroristes ont besoin pour se dissimuler, se glisser, pour.

L'autre homme est maigre, ses joues s'enfoncent dans son visage sous des petites lunettes. Il est celui qui parle le plus, qui est le plus agité. Autour d'eux, tout baigne dans une atmosphère bleu clair comme

un fond de piscine pâle. Une lumière de néon se reflète sur des plaques en fer-blanc et les vitrines et sur la pellicule cellophane protégeant l'horloge accrochée près du calendrier. Bleu de l'étoile de David sur fond blanc, bleu de la ville blanche entre ciel et mer. Intérieur accueillant l'extérieur, le pénétrant, l'illuminant.

Tout est normal. Empressements. Odeurs fraîches. Des hommes et des femmes éclatent de rire dans le laboratoire au fond de la salle où tout se prépare. Mélanger le beurre et la farine, le lait et les œufs. Pétrir la pâte. Geste antique, nourricier. Veillez à ce que rien ne brûle, à ce que tout se suive, à ce que les biscuits et les gâteaux nés des gestes et des recettes rapportées des lieux de la diaspora soient prêts pour le shabbat. Un homme portant un T-shirt tendu à craquer sur une bedaine énorme quitte son travail et vient demander quelque chose en secouant ses pattes pleines de farine. Tout est vieilli, passé, comme si l'endroit avait à peu près le même âge que l'État. C'est peu et beaucoup. Difficile de se rendre compte de ce que cela signifie. C'est rénové, rafistolé, par-ci par-là, et la machine à café brille dans un nuage de vapeur comme dans un café de Vienne ou de Berlin. Il y a du monde, le commerce marche. Un jeune homme garde son casque de moto. Une élégante veille à ne pas salir son petit sac à main. Lieu public. Chant de la langue humaine moulé ici dans les formes hébraïques ressuscitées. Il n'y a personne devant la porte, comme souvent sinon devant les terrasses ou certains magasins, gardes appuyés des fesses sur des tabourets de bar, armés à la ceinture, avec le regard qui balaye, dévisage, appréhende.

— Ici, il y avait eu une tentative mais la personne a été maîtrisée à temps par le vigile, dit Ueli une autre fois.

Ce que cela veut dire. L'échappée belle.

Acheter son pain le matin. Tout est normal. Il y a un chantier de reconstruction, en face, sur l'autre trottoir. Des gens courent au rouge. Des êtres fragiles de maigritude, des individualités exacerbées, des librairies faisant café et vice versa. Un jour, une femme deux fois grand-mère m'aide à traduire une question de la serveuse. Depuis combien de temps je suis déjà en Israël ? Plus d'une semaine. Son mari, originaire de Berlin, était musicien à l'Israel Philharmonic. Elle l'a accompagné dans beaucoup d'endroits dans le monde. Elle a une très bonne amie à Zurich et connaît toutes les boutiques de la Bahnhofstrasse.

— *Es ist so schön auf dem Züriberg!* soupire-t-elle.

Nous discutons en français, *auf Deutsch, in English*. Elle parle quatre langues et s'indigne que la serveuse, si gentille fille, ne sache pas un mot d'anglais, alors qu'ici, avant, c'était sous domination britannique. Elle déclare sans détour que la situation est difficile, *insecure*, avant d'ajouter :

— Il vous faudra revenir.

Elle s'en va. Une mère et son bébé prennent sa place. Un homme transpire et murmure dans ma direction :

— *It's hot.*

Atteinte des fibres de la peau. Les grandes chaleurs de l'été sont passées et les appareils à air conditionné installés partout ne fonctionnent plus. Novembre. M. Shimon Peres ajoute : « *No one in Europe as ever experienced suicide attacks.* » Aux États-Unis c'est toujours le sniper qui tient en haleine de

terreur des millions de personnes. Treize balles et un van y suffisent. Être toujours à l'affût. « Quel Juif, quel Arabe est-ce là ? » (Molière). L'instantané des femmes enceintes, des parents avec des poussettes, allant, venant, ici. Mais pourquoi eux, spécialement ? Mais pourquoi ici, spécialement ? 1 ÊTRE = 1 ÊTRE, comme l'écrit Thomas dans une série de travaux où il s'acharne au bic rouge ou bleu sur les publicités et les photographies de la beauté et de la guerre qu'il trouve dans le monde. Les risques de la vie. Attentats contre la population civile. Kâthe qui avait la voix fragile au téléphone, « *pass auf dich auf!* » *Take care*. Mais faut-il avoir plus peur de vivre ici qu'ailleurs ? Puis sortir dehors et plus rapidement qu'immédiatement être rejoint par la pensée/présence de l'*amatzav bitroni*, la situation.

VIE DE CHAMBRE

AU BOUT de l'impasse Plonit où Mosche et Ueli m'accueillent, cela sonne comme dans une *lounge area* à cause des voisins de l'immeuble qui sont jeunes et écoutent nuit et jour de la musique électronique. De l'autre côté du grillage qui clôt un jardin tapissé de feuilles mortes encombré de meubles s'élèvent des HLM serrées, populaires, aux cours silencieuses, rôdeuses, footballantes certains soirs. Je dors dans une mezzanine sous le plafond d'un local du rez-de-chaussée, voisin du bureau de Mosche. *Chill out* et *living room life*.

Je sors peu, relativement, à peine quelques boucles, à pied, dans les quartiers de la ville, une fois jusqu'à une terrasse, tirée sur le trottoir, avenue Alrosoroff, à l'abri d'une arcade, alors qu'en bas de l'écran, en bande passante, un texte résume, ce qui est news, *essentials*, *actual story*, *headlines*, des voix, un commentaire se perdant dans les bruits de la vie, un portrait de journaliste apparaissant, sur la gauche, une vitre de véhicule brisée, un bus blanc, immobilisé,

indemne, l'inscription NR. 92 sur le côté, immobilisé, derrière de ces bandes en plastique coloré qui, déroulées en barrière, délimitent les yeux du crime, de l'inspection, de l'enquête, du constat, soldats casqués, policiers, militaires, scientifiques portant des chaussons de protection en plastique jaune autour des pieds et des gilets fluorescents, des têtes à cheveux noirs, les voyez-vous ? transport de, quand, de quelles minutes, dates, ces images, mais en sont-ce encore, qui nous éloignent de plus en plus de la représentation de la figure humaine que le peintre avait transposée dans le figé de la douleur, véhicule abandonné, quelques secondes de course, poursuite à pied, caméra sur l'épaule, façon chasse au trésor, zoom sur des groupes, des grappes, des pixels, imports, exports, en direct le diffus, une numérisation des êtres rassemblés devant le bus filmé d'assez loin à cause des délimitations des yeux et des palmiers, leurs branches en feuilles dures, balancées par le vent, si élégantes, si fascinantes, si Orient, si < REAL NICE >, et derrière une colline des hommes avec des gants blancs, un nouveau zoom sur des soldats portant gilets pare-balles, répétition, un lieu, mais où, ne pas comprendre, c'est une langue étrangère, ne rien saisir, *SPOOLS*, à Bali, l'apprendre par une chaîne privée allemande, à Istanbul, à Londres, l'attentat, à retardement, alors que tout le monde en parle, de cela, de, du, terrorisme, tout le, parle, terrorisme, «[...] cette démocratie si parfaite fabrique elle-même son inconcevable ennemi, le terrorisme. Elle veut, en effet, être jugée sur ses ennemis plutôt que sur ses résultats. L'histoire du terrorisme est écrite par l'État : elle est donc éducative. Les populations spectatrices ne peuvent certes pas tout savoir du terrorisme, mais elles peuvent toujours en

savoir assez pour être persuadées que, par rapport à ce terrorisme, tout le reste devra leur sembler plutôt acceptable, en tout cas plus rationnel et plus démocratique» (Debord), le meurtre aveugle, rue des Rosiers, rue Jabotinski, à quoi je songe, que « le terrorisme est souvent l'arme du faible, quand il n'a plus d'autres moyens pour se faire entendre ; que la responsabilité retombe sur ceux qui, en perpétuant l'occupation et la répression, poussent les Palestiniens à résister par tous les moyens qu'ils ont à leur disposition ; que le gouvernement israélien, responsable de tant de crimes et de violations systématiques du droit, est le dernier à pouvoir porter un jugement moral sur les formes de lutte de ceux qu'il opprime » (Warschawski), maintenant, alors, Israël, qui aurait perdu la guerre des images, « *the Jews coming to Palestine to build the national home promised them by the British tended to imagine the country in terms not unlike their Biblical image of the land. That it was already settled by an alien people prepared to dispute their claims to it often came as a shock* » (Lapierre/Collins), violence soldatesque contre la population civile dans une logique de protection d'une autre population civile, tant de personnes sont mortes à cause du gaz, à cause du gaz employé pour neutraliser les terroristes, ne se préoccuper que de cela, sinon, quoi, la peur, être né au milieu d'un monde dans lequel règne une terreur extrême, vous et l'atome, ne se préoccuper que de cela, sinon, quoi, *people, celebrity, stars* des plateaux télévisuels et du club de foot local, voix dans la cour, mais lui dire quoi ! *you have no ideas !* qui hait qui, se préoccuper de rien d'autre, seulement toujours encore ces attroupements d'où montent un affolement, une tension, un bâtiment en arrière-plan, proximité

urbaine, mais laquelle, Madrid, Bagdad, des secousses, des oscillations, la poursuite maintenant, commencer par ne plus s'affoler, des conditions humanitaires catastrophiques, ne plus regarder, toute personne vue est une solitude, je tourne la tête, regarde longtemps une petite fille portant un sac d'école sur le dos qui s'amuse à longer en équilibre le bord du trottoir, comme Klara et Edda, qui doivent être en classe à cette heure-ci, caméra, balayage, diffusion qui va plus vite que nos yeux, qui va plus vite qu'eux, nous, eux, un refuge pour les juifs, une prison pour les Israéliens, une terre occupée aux Arabes, sionisme né dans les pays d'Europe centrale, de l'Est, Russie, Pologne, XIX^e, XX^e, plusieurs siècles de pogroms, un siècle du gaz, les tas de béton explosés, à Auschwitz, développement et recherche pour les masques à gaz dont il est question dans l'édition du *Ha'aretz* d'hier, trop de proximité, trop de dioxyde de carbone, près du nez, de la bouche, un cinquième de la population israélienne-arabe-palestinienne, un autre cinquième russe, puis ashkénazes, séfarades, falashas, sabras, un père à la table à côté qui caresse doucement la cuisse de sa fille près du genou, elle, encore jeune, jeune et en uniforme, le père la tient sur ses genoux, mais elle est si grande, elle est ailleurs, dans une autre vie que son enfance maintenant, dans la guerre, grandie dedans, et lui aussi, et nous pas, présence de la guerre dans l'histoire intime des générations, familles et amis perdus, traces, vide, traces dans les cerveaux, les corps, la rhétorique, comment et quoi se transmet en l'éducation, militaire, et alors, partageons-nous le même monde? le père souffle, un long soupir de chagrin, de désespérance, un homme dans la force de l'âge, l'âge des

images, des images de guerre, *you have no ideas ! we'll never forget !* les réalités ici, les réalités là-bas, où il est possible d'aller, simple touriste, de passage, imposteur, puis un van qui arrive devant un hôpital, mais quelle fatigue à long terme ronge les gens, quelle lassitude extrême, père, fille, il lui tient l'avant-bras, semble lui parler pour lui donner du courage, lui remonter le moral, cela, tout cela, « le monde est fou », me dis-tu au téléphone, *cavea sultorum mundus*, ce qui rend d'une tristesse infinie, et alors je me lève, je rentre, passe devant le Musée Ezel où sont documentés les attentats et les actes de guérilla de l'Irgun, l'armée clandestine juive qui avait combattu contre les Britanniques, et retrouve ma chambre au bout de l'impasse Plonit où j'ouvre l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand : « Dois-je offrir la peinture exacte des Lieux-Saints ? Mais alors je ne puis que répéter ce que l'on a dit avant moi : jamais sujet ne fut peut-être moins connu des lecteurs modernes, et toutefois jamais sujet ne fut plus complètement épuisé. »

Un soir, alors que le coucher du soleil marquant le début du shabbat plonge la ville dans une lumière d'or, nous prenons les embouteillages puis l'autoroute pour aller dîner chez la mère de Mosche dans la maison où il a grandi. Elle est venue d'Irak à l'âge de dix-huit ans.

— Il y a encore cent Juifs en Irak, dit-elle, mais Saddam les aime bien.

Puis elle rajoute :

— Mais vous, vous n'avez pas peur de venir en Israël ?

Puis plus tard :

— Il faut faire attention.

Zone villa. Autre monde. Admiration. Silence. Se passer les plats. Elle a sept petits-enfants et dit que tout l'immense travail d'éduquer des enfants, on l'oublie. Elle n'aime pas Tel-Aviv qui est trop bruyante pour elle, ne va presque plus à la mer, qui est trop loin, n'aime plus les pays arabes parce qu'elle les connaît, l'étant elle-même, arabe, et juive. La table est mise dans le vestibule, le sol est en pierre. Cela fait quarante ans qu'elle habite dans cette maison, cinquante-deux qu'elle vit en Israël. Petite personne seule au milieu des pièces qui se sont peu à peu vidées, le mari mort, les enfants partis, et le téléphone qui sonne lorsque les sœurs de Mosche appellent en ce jour de famille. Après le repas, Mosche va se reposer devant une *comedy* à la télévision. Nous parlons des *Mille et Une nuits*, « *Alf Layla wa Layla* », quelque chose comme cela, qu'elle adore, tout comme Proust. Nous dialoguons de pauvre, dans la richesse des silences. Avant de partir, Mosche nous montre les arbres fruitiers du jardin et les avocatiers.

Sur l'autoroute qui nous ramène en ville, Ueli m'indique l'endroit où se trouvait jusqu'il y a peu un écran géant sur lequel étaient projetés en plein air des films pornos. Les problèmes que cela posait au trafic. À l'approche du centre-ville, la circulation s'adensit. Jeeps et voitures individuelles. Qui regarde qui. À cause des palmiers, cela fait comme aux alentours de *freeways* aux États-Unis sur des photographies. Nous passons devant le consulat suisse derrière le Sheraton. Ueli m'explique que c'est là que furent distribués les masques à gaz quand. Les minutes passent. Vers minuit, nous ressortons pour nous rendre dans une partie de l'ancien port transformée en zone de centre de loisirs. Culture disco, culture trance, attente

adolescente puis douloureusement nostalgique de l'adulthood. Expirer son corps, se rouler des pelles, se tâter les fesses, boire de l'alcool, marcher en se dandinant, des vraies folles, des beaux visages, filles et garçons, arabismes européens, toutes autres ruptures des sens.

— *Shalom ! Shalom !*

Un portier debout sur une barrière de métal contrôle les gens par en haut. Il pousse chacun, chacune par l'épaule.

— *Shalom ! Shalom !*

Ils sont nombreux, d'autres ouvrent les coffres des voitures, fouillent en tâtant les habits, en palpant les corps, ils, elles, sont, beaucoup d'autres, qui-vive, un mâle à l'apparence de skinhead parlant russe tient un minuscule pistolet mitrailleur uzi à la taille sous sa veste de pilote, debout, jambe un peu écartée devant une passerelle qui relie la zone à la ville. Monde de l'emploi, sécurité du travail, privatisation de la guerre, body-guardismes. Dedans, la soirée gay, l'autre versant du même désir d'amour. Au milieu du chœur techno, une voix demande au refrain : « *What drug do you use ?* » L'expert-comptable qui s'occupe des comptes du bureau de Mosche est complètement ivre et transe seul sur un podium devant le bar. Regarder sa montre et réaliser qu'il est trois heures du matin. Regarder tous les hommes et songer à tous ceux qui sont peut-être ou ont peut-être été ici soldats. Regarder toutes les femmes et songer à toutes celles qui sont peut-être ou ont peut-être été ici soldates. À ce qu'ils, à ce qu'elles ont dû ou refusé de faire parce que nés et nées ici. La mère de Mosche disait que tous ses enfants avaient été à l'armée.

— C'est important, l'armée, disait-elle. On y apprend des choses et, surtout, le courage.

Elle nous avait préparé du poulet cuit dans une sauce aux tomates et aux champignons, des crudités en radis, concombres, poivrons vert clair, tomates, de l'aubergine en tranches à manger avec du pain et du persil frais, des choux-fleurs frits, du riz, du chou blanc aux tomates, un caviar d'aubergines passées à la flamme, des roulades aux noix, à la confiture et au sésame, des baklavas, du kaki, du melon, du kiwi, des pralines, du café.

VIE DE PLAGES

GE'ULA BEACH comme lieu de la respiration. Flotter dans la douceur ineffable de l'air. S'habituer à la lumière. Plonger dans l'eau puis, au retour, se noyer dans la foule des ruelles du souk Hacarmel. Échange par le geste et la monnaie, menthe, thym, basilic, persil, aneth, et combien d'autres parfums en gerbes épaisses, mêlées, offertes en montagnes rivalisant avec les pyramides de légumes. Abondance. Paix. Grenade. Des pains chauds de toutes formes, choix infini des préparations de l'olive, puis, après le parking, sur la droite, tout au bout de la ruelle des bouchers où il ne fait pas bon passer dès que la chaleur s'installe, des hommes buvant l'alcool de la vie sur rue, sommet populaire, passage et conciliabule entre des visages portant les marques de la difficulté destroy.

À deux heures de l'après-midi, des détails qui se résument à rien. Un marchand ambulant porte une sorte de fez et dansote en faisant fonctionner une petite mitrailleuse ludique loufoque et un peu sci-fi

devant quelques alanguis attablés. Il faudrait faire six millions d'interviews. « *The state is into a political and spiritual blind alley* », écrit un journal à propos des avant-postes illégaux de colonisation du sol dans les territoires. Des travailleurs illégaux arrêtés à Elat seront expulsés. Dans un Pocket Picture Book sur *Israël aujourd'hui* édité en 1979, on déclare : « Israël est un paradis pour touristes du monde entier. » La première illustration montre « la Citadelle ou Tour de David » à Jérusalem. Une enquête consacrée aux ouvrages scolaires utilisés dans les territoires placés sous la responsabilité de l'Autorité palestinienne constate que la réalité de l'État d'Israël et de son peuple n'est pas présentée de manière susceptible de favoriser un vivre ensemble pacifique. Endoctrinement, quand tu nous tiens. De part et d'autre.

Oh ! mais qui a le droit et qui n'a pas le droit d'abréaction de la violence faite ou subie dans un cadre officiel. Et qu'est-ce que la guerre a à voir avec ce genre de réaction-là ? « L'ancien chef du Shin Bet, le service secret intérieur israélien, et de nombreuses personnalités de la vie politique palestinienne répètent que ce sont les humiliations qui ont été et demeurent la raison principale de l'intifada – humiliations aux points de contrôle, humiliations sur les routes, et même à leur domicile. » Ailleurs, autour de soi, le trafic de la paix, un jour comme un autre. Les offres musicales de la société < SWISS > et le coût des messages SMS depuis votre siège en classe Economy. Des commentaires alarmants vieux de quinze ans. Des témoignages qui auraient dû tout changer publiés il y a déjà trente ans : « À l'évidence, le problème des réfugiés exige une solution internationale. Personne ne peut raisonnablement prétendre que le

bon droit soit entièrement du côté israélien et, bien que certains dirigeants arabes exploitent la misère des réfugiés pour attiser la haine contre Israël, les Israéliens auraient pu faire davantage pour les Arabes. Il aurait dû être possible, par exemple, de financer l'indemnisation et la reconstruction. Une partie de l'argent versé à Israël par l'Allemagne fédérale aurait pu être affectée à cet usage. Maintenant, le nombre des réfugiés s'est prodigieusement accru, et si l'ancien système reste en vigueur, les Nations Unies vont devoir entretenir des dizaines de bidonvilles pourrissantes supplémentaires, dans lesquels les jeunes gens démoralisés, désœuvrés, ont tout le loisir de se concentrer sur la < politique >. Seuls les extrémistes arabes peuvent en tirer profit [...]» (Bellow).

Une photographie dans le journal montre l'écrivain Amos Oz en train d'aider une femme palestinienne à cueillir ses olives pour la protéger par sa présence de la menace des colons. Des amis d'Ueli et de Mosche vont aller faire de même et il est exclu que je les accompagne, car c'est trop dangereux. *Pass auf dich auf.* Je me souviens alors de cette femme palestinienne venue au *taz* accuser les médias européens de ne parler que de la guerre et presque jamais des milliers de gens qui s'engagent chaque jour pour la paix.

À l'Institut français, j'ouvre un ouvrage de Jean-Luc Nancy et le referme vivement après le premier paragraphe introduisant sans crier gare trois nuances sémantiques annoncées comme décisives autour des mots < création > et < mondialisation >. *Le Monde*, lui, résume la situation en donnant la parole à l'ex-chef d'Euro-Disney passé au World Economic Forum après avoir restructuré le Club Méditerranée: « Nous vivons la fin d'un cycle. Le voyage a explosé dans les

années 60 avec l'arrivée du Boeing 747, qui a rendu le monde accessible à beaucoup de gens. Mais, aujourd'hui, on ne peut plus se reposer aussi massivement sur une industrie aérienne qui perd des milliards de dollars, ou tout miser sur les low-cost. Les prix des transports vont monter, or le marché touristique est très sensible aux prix. L'autre tendance de fond est que le monde "s'israélise". La planète deviendra moins sûre qu'elle n'a paru jusqu'ici, il faudra vivre avec. »

Je ressors et prends la rue Ge'ula qui descend tout droit vers les mille répétitions du rivage. Invitation à l'abord, rien des pas effacés dans le sable, cœur en peine de se distraire de sa propre rumeur au bruit de la plainte indomptable et sauvage montant du vide de l'horizon contemplé. Puis le corps qui avance dans l'eau, en son mouvement, sa vague, son courant, entre le dehors et le dedans. Respirer dans cette ville comme dans une autre. Banc de répit, gestes de loisir, méditation, pigmentations des idées, *rest*. Cracher du sel. Tourner en rond dans une cage civilisée en guerre. Un jeune homme venant de bonne famille avec salaire mensuel qui s'en va rejoindre le bataillon de M. Ben Laden. Notre besoin en pétrole qui a fait d'eux des esclaves de notre argent.

Dans la ville sans Dieu (comme il est dit de Tel-Aviv en opposition à Jérusalem), la rue Herzl accueille des magasins de meubles. Les lourdes tables pour cuisine kibboutzienne ou familiale jurent avec la clarté de la beauté humble et minimale du paysage urbain fortement influencé par l'esprit et les formes du Bauhaus. L'accablance petite-bourgeoise des fauteuils et des canapés restitue l'environnement grave, ambitieux, solennel et enfoncé dans le matérialisme

de la détresse occidentale. Cabinets, salons, boudoirs, désespoirs. Pays d'immigration où il y a des pauvres. Quartiers commerçants, artisanaux, de dépôt, de livraison, de passages. Façadités usées en minuscules ruines modernes qui simultanément charment et chagrinent dans le clair-obscur qui s'empare des carrefours se vidant lentement.

Les mots lus glissent dans l'esprit comme l'œil sur le plan. Neveh Tzedek, « Oasis de la Justice » et ses ruelles exquises. Le papier colle aux mains, s'use et finit par se déchirer dans des faubourgs où l'on s'est de toute façon déjà perdu, parce que, à force de marcher, tout ce qui est visible n'est plus qu'émotion pure, misères et grandeurs du quotidien banal et familier de vies jamais anonymes saisissant à leur manière et en se moquant de nous la seule chose que nous ayons à découvrir et qui est le permanent miracle de vivre.

Zone piétonne assourdissante de mélodies, de sandales bon marché, de saucisses russes, de harengs en boîte, d'alcools doucereux de coin de cuisine x bis et repetita. Tout est démultiplications, répétitions directement importées d'usines, comme ces tracteurs jouets, rouges, bleus, noirs. Jeunes femmes presque encore filles accompagnant leur mère aux aguets, fillette aux yeux peureux et curieux regardant la sienne, un peu frimeuse, discuter de vive voix comme d'homme à homme avec un gars à lunettes noires devant un stand à falafels d'où montent des vapeurs de friture. Station de bus, travailleurs chinois, rires noirs africains, un soldat âgé passe, portant des bottes de parachutiste rouge. Plus recroquevillé qu'assis, un Arabe au visage ridé comme l'écorce de ces troncs d'oliviers plusieurs fois centenaires dont il semble

posséder la force et la sagesse officie devant un ghetto-blasteur posé sur une table. Ses doigts manipulent quelque chose et font soudain surgir par vagues déferlantes des airs qui, du cœur, des voix, des harmonies, immédiatement, vous emportent, fenêtres ouvertes de voiture roulant dans Barbès, Kreuzberg ou Denizli, pas une note (violon, soupir, élan, reprise, basse, cymbale, plainte, poignance, suavité, emportement) ne manque dans l'arrangement chavirant l'univers et emportant avec lui le vieux réjouï, les oreilles collées contre les haut-parleurs.

Ballots d'habits de l'industrie textile, import-export derrière Rüstem Pacha à Istanbul, dans les allées du Marché Europa près du Stadion Dziesięciolecia de Varsovie, au nord des Halles parisiennes ou entre Main et Joseph Street dans le downtown de Los Angeles, et ce sont juste les accents et les physiologies qui changent, pour ainsi dire. Souvent tout bascule dans cet à peu près identique écrasement de la fatigue de l'économie du vécu dans le construit à la hâte des faubourgs du monde suburbain, banlieues de l'everywhere, dont chaque centimètre carré est essentiel tant nous sommes sinon pris, éperdus, dans le grand Tout avant de tirer notre révérence.

Dans les rues à sens unique du désir échangeant de l'argent contre l'éphémère d'un peu moins de solitude, une couverture de magazine défonce une verge léchée devant le mystère poilu sous le ventre d'une femme enceinte dont la poitrine est noyée sous une fontaine cheveluresque blonde. *Open the door*. Téléphone-Sexe. *Tell me a lie*. Chair Concubine. Passe Chinoise. Le *Paysan de Paris* allant au bordel qu'il appelle « retraite » puis « Oasis ». Inspection des détails secrets et soucis de la mise en scène. Quatre belles

inconnues discutent devant l'ouverture d'un magasin, l'une d'elles s'exclamant de façon plus animée. Le regard descend vers la mer, reprend son souffle à un carrefour et s'emmêle dans le lignage et les nœuds aériens des fils électriques avalés par le crépuscule.

Rue Ben Juehuda, je dénicher *Vents jaunes* chez un bouquiniste, un ouvrage de David Grossman publié au Seuil en 1988, collection L'Histoire immédiate. Un écrivain israélien enquête dans les territoires occupés: «L'auteur voit s'ébaucher une relation de maître à esclave, d'où le maître sortira le plus dés-humanisé.» *Und so*. Omniprésence. Proximité. Angoisses au mètre carré. Tout voir à travers la grille de la guerre, de la menace. Frissons de peur des bus accordéons bondés sur Sderot Yerushalayim, force et taille du pays, étalement des villes dortoirs loin du boulevard Rothschild où la Banque nationale symbolise la solitude des riches employés aux affaires. Crépuscule du pauvre, tranquille, tranquille, aimable, aimant, murmuré, affairé à ses soucis en mots de coiffeur, en lamentations parvenant de derrière la vitre rosâtre d'un salon de manucure, tapis fort agréables, intérieurs confortables, oppressants, grand puits d'où émergent les drames, les larmes, les rires, les mariages, les danses, les veillées des familles et les magnétoscopes vidéo. Deux enfants se courent à vélo sur une promenade au-dessus de la plage de Bat-Yam, au sud du Vieux-Jaffa, criant, hurlant dans leur vitesse, comme si le monde n'existait que pour eux, tout à eux-mêmes, jouant dans l'air moite entre chien et loup, près de la pierre, près du sable.

Shy me raconte comment il a dit qu'il avait des problèmes mentaux pour en finir avec l'armée, après lui avoir donné deux années de sa vie.

— *People get more and more confused*, conclut-il pour résumer comment il la perçoit, lui, l'histoire de la situation.

À un moment, il avait dit que, ici, cela pourrait être le paradis.

— *I signed that I was using drugs*, m'explique plus tard Janif, un collègue de Mosche.

Nous regardons le monde d'aujourd'hui. La télévision. Il y a eu un nouvel attentat. Janiv explose : « *Fucking Arabs !* » selon la logique « *no Arabs no terrorists* ».

Le même soir, quand je le regarde danser au milieu de sa famille et que je repense à son explosion de haine, je n'arrive pas à y croire. La logique. La paix. La guerre. Le partage. Le pouvoir. Il nous a invités à la fête organisée à l'occasion de la bar-mitsva de son cousin, confirmation et consécration sociales de l'adulte en la communauté existante. Autoroute à nouveau mais en direction du sud cette fois. Le kibboutz où se déroulent les festivités offre l'ensemble de la palette du party-service. Nous avons juste le temps de parker, de passer le garde, de suivre une sorte de galerie décorée de fleurs artificielles en entendant de la musique et de pénétrer dans la salle avant que tout, d'un seul coup, s'emballe. Présentation, places d'honneur, nous ne savons où donner ni de la tête ni du cœur. Yelim, le grand frère de Janiv, père d'une ribambelle de gosses, joue au mauvais garçon, *bad-brother*, chemise ouverte et cigare au bec, en nous poursuivant avec des verres de raki tout en distribuant dans toutes les directions des tapes dans le dos. Il y a peut-être cent personnes.

— Ma famille et celle de mon gendre, dit Yvette, la grand-mère de l'enfant fêté, venue du

Maroc en 1956, avant que d'un instant à l'autre tout le monde se lève pour se mettre à danser.

Danse du ventre, danse aux pas d'antan, ceux qui ont dans la soixantaine ou plus et ce qu'ils ont vécu. Dans la voiture, j'avais eu une poussée de parano en regardant derrière la vitre, laissant tous les scénarios possibles et inimaginables de la terreur tracer leur chemin dans mon cerveau. « La peur fait naître ce qu'elle veut dans notre imagination, elle invite le démon à pénétrer en nous, comme le certifient Agrippa et Cardon, et tyrannise notre imagination davantage que ne la tyrannisent toutes les autres affections » (Burton). Mais qui a envie de mourir ? Fête de famille, des gosses qui se poursuivent entre les tables, un buffet sans fin, des piments qui arrachent et font rigoler aux larmes le grand-père. Un vieil homme avec une kippa ponctue si systématiquement son discours des mots « *Eretz Israel* » que, comme en plus il semble ne plus vouloir s'arrêter, peu à peu plus personne ne l'écoute, chacun chacune reprenant le vif bavardage de table. Elles/ils s'embrassent, se tombent et se serrent dans leurs bras, comme s'ils allaient se quitter, mais ils sont ensuite encore là, et s'embrassent à nouveau. Les liens familiaux. Des tubes en arabe accueillis de battements de mains heureux et aimants. Aussitôt, tout le monde se relève et se rue sur la piste de danse où déjà l'on se déhanche. Puis vient un nouveau discours, un nouveau service, le brouhaha immense, avant les pots-pourris, les succès du dernier printemps, en hébreu cette fois, et la piste se remplit à nouveau, « *Saturday night fever* » et tout s'enchaîne en sarabande jusqu'à ce que, brusquement, vers dix heures, la musique cesse brusquement de sortir des haut-parleurs et qu'en ni une ni deux le disc-jockey fasse ses cartons.

Les chaises sont resserrées vers le centre de la salle et tout le monde s'installe face à quatre musiciens. Trois guitaristes et une minuscule mandoline tenue par le père de l'enfant fêté, un géant, avec des grosses paluches dont on peut croire qu'elles vont briser le frêle instrument. Mais non. Au contraire. « *Jachad lev el lev* », tous ensemble, cœur à cœur, ce que cela veut dire.

— C'est très en vogue, maintenant, m'explique Miguel, un ami de Janiv, originaire d'Alger, qui a vécu en France. C'est ainsi depuis le début de la guerre. Les gens se retrouvent de plus en plus pour chanter ces chansons-là qui datent des débuts de l'État.

Le lien global par la langue sacrée.

Puis il rajoute :

— Rabin, Barak, ils ont tellement donné... mais la paix n'est pas là, alors les gens s'en foutent.

Des chansons traditionnelles, avec ces accélérations en crescendo comme l'immigration ayant mené à la fondation de l'État d'Israël et avec cette profonde atmosphère nostalgique propre à la musique folklorique russe où les mélodies plongent leurs racines.

— *If there is a war, all the men you see here, they will go to the army*, dit Janiv.

Alors, regarder encore une fois ces hommes, ces femmes. Qui a envie de mourir ? Une force certaine. Il faut être fort pour défendre la liberté. Pour la prendre aussi. Une « solidarité » ou une « raison d'être » ensemble. « *Jachad lev el lev*. »

Les gens parlent de la situation. D'un côté du problème. « Car il y a toujours deux histoires », comme me le disait Laurent hier soir au téléphone. Car qui sont leurs alliés ? À eux ? Et à eux ? Le pétrole qui n'est pas loin, une dissémination qui

date d'environ deux mille ans: « L'État était un nouveau maillon dans la chaîne de l'Histoire et nous l'attendions depuis mille huit cent trente-cinq ans, c'est-à-dire depuis la défaite de Bar Kosheva », avait déclaré David Ben Gourion lors de la première séance fondatrice de la Knesset. Combien de temps les Palestiniens, eux, devront encore attendre ?

Nous quittons les chanteurs vers minuit et roulons jusqu'au café « Hertzal » à Rehovot, banlieue sud de Tel-Aviv, avec premier étage *technolounge*. Attente en éperititude de la jeunesse locale. Chaque geste/instant/conscience du bien-être matériel se détache sur les mots lus de l'information sur la misère à seulement quelques kilomètres. « Pendant votre promenade, vous découvrirez des allées si étroites que les cercueils doivent être transportés verticalement pour passer le coin des rues. Jetez un coup d'œil furtif dans les abris en ciment des réfugiés et vous verrez qu'ils ne sont souvent guère mieux que des cabanes améliorées, accueillant des familles de treize personnes ou plus, toutes entassées dans une seule pièce, souvent sans fenêtre ni aération. Dans certains abris insalubres, vous rencontrerez des mères qui préfèrent dormir avec leur bébé dans les bras ou sur leurs genoux, de peur que les rats ne les attaquent » (Hansen). « *And You don't know it* » (Ginsberg). Qui a envie de mourir ? Oppressante présence de. Conséquences psychologiques si. Des femmes enceintes. Faire danser un enfant dans ses bras. Mais ne sommes-nous pas tous des êtres humains ? L'étrange des mélanges d'origines, l'origine des étranges mélanges. La multitude des langues maternelles de la diaspora et l'hébreu ressuscité qui rassemble dans la division entre paix et violence. Tous savaient les chansons par cœur. Moi,

de là d'où je viens, je n'en sais pas une, si ce n'est quelques mélodies de chanson française. Des airs datant de l'époque des pionniers. Reprendre infiniment une histoire.

« Quand on va au Danemark, tout le monde est danois, ils sont danois depuis toujours, ils n'ont pas à avoir peur, personne ne va détruire le Danemark ! Les Danois sont un peuple homogène, c'est très bien, c'est formidable, mais c'est monotone. Ce n'est pas très intéressant. C'est moins intéressant qu'un pays qui est en train de se construire, comme la France du XVII^e siècle, comme Israël aujourd'hui. Bien sûr, les conflits ne sont pas confortables à vivre, ils créent une tension, mais c'est enrichissant, c'est porteur de sens. On ne pense pas seulement à ce qu'on va manger le soir, cela force à réfléchir aux choses importantes, à l'existence. C'est ce qui est unique, ici, je crois » (Kaniuk).

Se shooter avec des témoignages participant tous de ce qui ne peut être qu'esquisse passagère et toujours insuffisante du réel : « mille deux cents lois qu'ils ont modifiées à leur (les Israéliens) profit à eux et à notre détriment à nous ; pour nous enlever nos terres, nos traditions et notre dignité en édifiant pour nous une grande prison cultivée ; et tout ce qu'ils souhaitent, c'est de nous voir déguerpir, et, à ce moment-là, ils ne nous laisseront plus jamais revenir – et dans leur ruse prétentieuse qui nous est incompréhensible, ils nous tendent des ficelles au bout desquelles nous n'avons plus qu'à danser comme des pantins » (Grossman). Des textes agissant comme source d'anxiété très puissante : rappel des faits. Cela peut arriver à chaque instant. Ce qu'au bout de la ligne, dans le présent des news et des brefs commentaires à court

terme, on oublie complètement ou ne sait plus. On ne peut pas, du tout, tout mémoriser. Alors que tout est important. L'accusation des Palestiniens, l'accusation des Israéliens.

Une voix passe, murmure « *Shalom* ». Assis dans le bureau de Mosche, j'attends que la lessive tourne en regardant un film sur le moniteur nourri via carte TV. C'est une poursuite, une recherche de trésor, dans une jungle remplie de menaces et de temples en ruine. Un homme crie : « *Let's go out of here!* » Plus tard, un autre, désespéré, rajoute : « *Is there any another way out of here?* » Je me demande s'il faut aller voir un témoignage cinématographique sur les opérations menées par les forces d'occupation de l'armée israélienne contre le camp de réfugiés de Jenin. Encore un film de guerre. Mais le week-end arrive. Avec lui un supplément du *Ha'aretz* dans lequel le journaliste Daniel Ben Simon consacre un article à l'enterrement de Massad, officier de réserve d'une unité d'élite, fils né au kibboutz Kfar Masaryk, près d'Acre.

« *Massad a lutté avec le kamikaze palestinien au carrefour à l'entrée d'Ariel. Il lui a tiré une balle dans la tête et a réussi à le vaincre. Au milieu du chaos qui régnait, un soldat tira un coup de feu supplémentaire qui atteignit les explosifs que le terroriste portait à sa ceinture. La gigantesque explosion tua Massad, Hasud et Zargon et blessa vingt personnes.* » Lutte & radical & war & confrontation locale. L'enfant du kibboutz et ceux qui se souviennent. Des vétérans qui ont fait toutes les guerres d'Israël. Taire en public son opinion pour ne pas mettre en danger par le politique la guerre menée par le militaire. *War = struggle = lutte = volonté*. Frustration intérieure. Les langues se délient. Douleur, personnages, panégyrique prononcé par le secrétaire du

mouvement des kibboutzim : « *Va en paix, Tamir, pleurerait-il, en paix hors de ce pays perdu, ce pays sans âme, qui dévore ses habitants et a perdu depuis longtemps sa direction et son chemin.* » Pourquoi as-tu quitté ta femme et tes enfants ? Parmi ceux qui participent à la cérémonie, il y a des femmes et des hommes arrivés en Israël juste après la Seconde Guerre mondiale, des passagers de l'*Exodus*. Il y a beaucoup de monde. Un homme de quarante et un ans. Il y a beaucoup de monde, plus que lorsqu'un vétéran meurt. Un article du supplément week-end : « *Quand des jeunes gens meurent avant leurs parents, ce n'est pas normal.* » Enfants tués. Enfants tués presque tous les jours en Palestine, en Judée. Une moitié de l'histoire. Nouvelles nouvelles à la radio quotidienne. Un fils qui serait la fierté de toutes les mères du monde. Les camarades du père de Massad sont réunis près de lui. Des hommes qui ont dans la soixantaine. Sortez et allez voir des hommes qui ont dans la soixantaine. Regardez leur corps, croisez leur regard, sentez leur souffle. « *Maintenant, ils se sentent aliénés en regard de cet État pour lequel ils ont combattu et pour lequel ils étaient prêts à donner leur vie.* » L'État, accusent certains, qui n'existerait plus que pour les ultra-orthodoxes et les colons juifs des territoires. « *Il n'y a plus de lutte juste, elles ne sont plus d'une guerre juste – il y a seulement un effort pour préserver des secteurs qui ont détruit la société israélienne.* » Un autre dit que cette guerre n'a pas de direction. « *La méthode par la force de Sharon ne mène nulle part, notre lutte avec les Palestiniens a besoin d'une solution diplomatique. Cette méthode ne signifie que plus de morts.* » Nombre exact des morts. Cela ne cesse, une seule page du journal, ne pas assez parler de ceux qui œuvrent pour la paix : « *Je ne peux absolument pas considérer la guerre dans les territoires comme une guerre*

pour l'existence d'Israël. » Cette guerre nous mène à la destruction. L'histoire qui se dispute son enfermement cruel. L'homme mort soldat qui a été soldat au Liban, troupe d'élite, envoyée pour capturer un lieu dénommé Beaufort, dans les années quatre-vingt. Begin posant avec l'officier responsable de la victoire maintenant mis en terre. Le père d'un soldat mort il y a vingt ans dans la bataille pour Beaufort qui avait écrit au Premier ministre d'alors, Begin, et au ministre de la Défense d'alors, Sharon, et au commandant des Forces armées et aux ministres du gouvernement qui avaient voté pour cette guerre: « *C'est comme ça que vous avez réussi à briser une très vieille chaîne de générations juives, vieille dans la douleur, et qu'aucun ennemi n'avait réussi à briser avant vous. De combien de dizaines d'années est-ce que les terroristes auraient eu besoin pour tuer et blesser autant de soldats des Forces de défense israéliennes que ne l'a fait cette maudite guerre? Combien de pertes et de chagrins avez-vous réussi à semer?... Je souhaite que vous soyez sans cesse poursuivis par le chagrin abyssal qui me dévore, le chagrin d'un père en Israël dont le monde a cessé de vivre et qui lui a volé la raison de son existence. Dans vos jours et vos nuits, vous porterez toujours la marque maudite de Caïn sur votre front.* » Ceux qui se sont battus qui se sentent dupés. Pourquoi se battre s'il n'y a pas de but, seulement la colonisation? Un autre alors: « *À mon avis, mourir aujourd'hui pour la guerre dans les territoires est une mort superflue. Il vaut mieux mourir dans un accident de voiture que mourir en protégeant les colons sur les collines ou en d'autres lieux des territoires.* » L'État qui fait marche arrière: « *C'est là le tragique de toute la situation. Avant, il n'y avait que sept mille colons dans les territoires, maintenant, ils sont cent soixante-dix mille. Nous avançons à reculons.* »

Les *hills youths*, qui occupent illégalement des nouveaux avant-postes, eux, en pleine adulescence, se sentent *odd* par rapport à tout ce qui représente le système, la société, l'État, l'autorité officielle. *Odd* = bizarre, étrange, singulier, curieux, impair, déparié, dépareillé. Ils doivent être régulièrement évacués par des soldats à peine plus âgés qu'eux. Des rabbins, de leur côté, appellent les soldats à désobéir. Répétition des gestes et question de la légitimité. Spectres de la guerre civile. De la guerre dans l'histoire et aujourd'hui les soucis de sécurité quand vous sortez dans votre supermarché, *mall* de commerce, passage couvert chaud de saucisses, escaliers mécaniques, bruyants des jeux électroniques de la désœuvre, la guerre, mais en *videogames*, la guerre, mais en existence quotidienne des citoyens-soldats et des objecteurs de conscience, ce genre d'emberlificotement et donc connecte simplement ton ordinateur ou ta console de jeu sur ta ligne de téléphone et découvre la différence du haut débit. Grâce à la solution DSL d'Alcatel, tu peux jouer en ligne les jeux les plus chauds et avoir un avantage réel sur les autres joueurs. Alcatel transformera ta machine à jouer et élargira ton expérience de jeu. Bienvenue dans une vie élargie.

Vie de plage. Des instants. De toute manière finir par mettre la tête dans l'eau et trouver un calme relatif. La femme soldat dort, lit, fume, assise sur le sable chaud. Le jeune homme accroupi fume aussi, comme s'il méditait. La jeune adolescente joue avec son chien très musclé. Libertés vestimentaires. Deux millions de réfugiés, même plus alors, et quatre millions aujourd'hui. *Einfühlsamkeit*. Des traces de villages détruits que l'on a fait disparaître. Venir d'un pays où ses ancêtres, ses progéniteurs, soi-même, l'on a eu de

la chance. Ne pas avoir été expulsé. Ne pas avoir été déplacé. Ne pas avoir été génocidé. Le moment où David Grossman signifie ce qu'en tant que juif il comprend de la douleur de l'exil, ce moment-là, puisqu'eux non plus, les Palestiniens, n'ont pas d'autre choix que d'avoir le courage de s'affirmer ou d'émigrer aux États-Unis. Où ailleurs sinon se passe ce processus de gangrénisation par déshumanisation et quelles formes a-t-il que l'on ne soupçonne pas assez ? « Comprenez bien une chose : nous sommes contre Arafat parce que Arafat veut la paix. Nous, nous voulons une solution par la force. Ce qui a été pris par la force nous sera rendu par la force. Seulement ainsi ! » (Grossman).

Ge'ula Beach. Je m'éloigne de la côte, je vois les immeubles de mieux en mieux, comme hier, je pense, puis la jetée, comme hier aussi, comme demain probablement, je reviens, retrouve pied, sors, me dis « quelque chose se passe », m'essuie, me couche sur le sable, non, pas cette fois, non, là, je suis au café, je fixe le monde dans mes yeux, je prie l'instant de demeurer un instant immobile, lui-même, pas cet autre déjà tout le temps, « l'agitation constante, la pression intellectuelle, les renversements d'alliances et les coups de théâtre politiques, les attentats, les meurtres, le nombre d'enfants morts en Cisjordanie – rien ne vient contredire l'immobilisme, c'est plutôt une série de tableaux figés, répétitifs, obsessionnels, figurant chaque fois la même impasse, le même désespoir » (Weitzmann), juste un instant, saisi d'effroi, de bonheur, de joie, transi, un matin, après les gestes de la nage, veille du départ pour Ein Geidi, troisième âge, force de l'âge, des retraités ont planté des drapeaux à côté de leur parasol, Union Jack et étoile de

David flottant dans le vent, les retraités agissent et vivent encore et soufflent de leur bouche des bulles que personne n'a plus le temps alentour de percer pour en être assourdi d'histoires, pour eux, la vie, c'est tous les jours dimanche, ils loisent, eux, tous les retraités du monde, quelque part, ceux qui ont leur tout petit coin par ici, alentour, l'ancien guichetier postal avec ses lunettes blanches, ses dents manquantes, sa casquette, son pull coton rose, qui se marre, qui a sa rente, qui me regarde, assis à côté de lui, sur une pierre taillée en banc, sur la place du village, à Rueglio, dans le Piémont, écrivant cela, et qui dit qu'il a quatre-vingt-sept ans, au monde depuis, eux, sur la plage, ils se sont installés pour la matinée, je commande un café, il ne vient pas, *beach live* qui capote, la serveuse a un accent brésilien, sable qui crisse, mioche qui crie, le père à bout de nerfs au-dessus du frigo de glaces qui le supplie :

— *Do you want some chips ! ?*